

SE PRÉPARER AU RETOUR DES GRANDS CARNIVORES EN EUROPE : EN QUOI L'ÉDUCATION RELATIVE À L'ENVIRONNEMENT EST-ELLE CONCERNÉE ?

Une publication de l'Institut d'Éco-Pédagogie

THÉMATIQUES

- Grands-carnivores
- Vivre-ensemble
- Migrations animales et humaines

POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

- De quelles manières l'Éducation relative à l'Environnement pourrait-elle «accompagner» le choc culturel que représente le retour du loup ?

POUR CITER CETTE ANALYSE

Partoune, C., « Se préparer au retour des grands carnivores en Europe : en quoi l'éducation relative à l'Environnement est-elle concernée ? », in "Analyses", Productions de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), Décembre 2018.

À PROPOS DES ANALYSES

Les analyses de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP) sont autant de prises de position qui reflètent la diversité des points de vue au sein de l'association. Elles ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat et se veulent un soutien à l'action.



Institut d'Éco-Pédagogie
Rue Fusch, 3
B 4000 Liège Belgique

<http://institut-eco-pedagogie.be>
Tél : +32 (0)4 2509584
Email : info@institut-eco-pedagogie.be



Depuis plusieurs années, le loup est de retour en France. Aujourd'hui, il semble aussi opérer son retour en Belgique. À l'instar d'autres grands carnivores comme l'ours ou le lynx, le loup est désormais protégé en Europe et sa réapparition dans nos régions nous impose de trouver les stratégies adéquates pour apprendre à coexister avec cette espèce que les hommes ont de tous temps chassé et repoussé. Une cohabitation et un vivre ensemble qui reste à inventer et qui n'est pas sans résonance avec l'enjeu que posent aujourd'hui les migrations humaines. Peut-on considérer la question du retour du loup comme une opportunité pédagogique, en Éducation relative à l'Environnement (ErE), d'aborder aussi et en même temps la question des migrations internationales humaines ?

La question du retour des grands carnivores en Europe est un sujet d'autant plus polémique que l'homme croyait ne plus jamais entendre parler du loup, du lynx, de l'ours, du glouton ou du chacal doré, ces animaux qu'il avait systématiquement entrepris de rayer de la carte, au même titre que les castors, les éléphants, les tigres, ... Un génocide réussi à la fin du 19^e siècle, et non contesté.

Si le sujet fâche aujourd'hui, c'est parce que 100 ans plus tard, d'autres hommes ont décidé de protéger les espèces sauvages et ont réussi à ce qu'une convention soit prise au niveau européen (la Convention de Berne, en 1979), prélude à la Directive Habitats (1992), qui ont pour finalité de conserver ou de rétablir la vie sauvage et la biodiversité sur le territoire de l'Union européenne. Le loup, l'ours, tant redoutés dans l'imaginaire collectif, ne peuvent plus impunément être abattus sans autre forme de procès. Et ils reviennent parce que la superficie des habitats forestiers est en augmentation en Europe, tout comme le nombre d'ongulés. Mais cela ne se fait pas sans réactions socialement vives.

Cela fait déjà quelques années que nous observons les situations conflictuelles se multiplier chez nos voisins français et que nous tergiversons en restant au balcon, en quelque sorte. Mais à présent, nous sommes au pied du mur : le loup est chez nous et plusieurs individus ont été repérés en Flandre et en Wallonie.

Comme l'a souligné Roseline Beudels-Jamar de Bolsée¹ en préambule d'une conférence donnée à l'Université de Liège le 9 octobre dernier, le retour des grands carnivores est un des plus grands défis à relever en matière de conservation de la nature. Pourquoi ? Parce que les grands carnivores ont besoin de grands domaines vitaux : de l'ordre de 100 à 1000 km², selon les espèces ; entre 150 km² (superficie de la commune de Gedinne) et 300 km² pour le loup en France. Soit, mais le problème, c'est que l'homme a envahi toute la planète et que cela ne gêne pas trop le loup, qui est une espèce très tolérante à la modification des habitats par l'homme. Alors, comment arriver à concevoir et à négocier une cohabitation avec lui ?

Comme nous allons le voir, l'analyse de la question met en évidence des points névralgiques qui touchent non seulement à la relation que l'homme tisse avec le monde animal et avec l'environnement en général, mais aussi à notre mode de vie et au fonctionnement de notre société. Les questions non résolues se heurtent aussi à notre façon de penser, de problématiser, et à nos valeurs fondamentales.

Aborder le sujet de la cohabitation avec le loup nous renvoie à la nécessité d'inventer un vivre

¹ Roseline Beudels-Jamar est docteur en biologie, responsable de l'unité « Biologie de la conservation » à l'Institut Royal des Sciences Naturelles à Bruxelles et actuellement présidente du WWF-Belgique.

ensemble avec une population qui nous est étrangère et qui arrive chez nous sans y être invitée, sans y être attendue et sans y être la bienvenue. De là à faire un parallèle avec la question des migrations humaines, il y a un pas qui risque fort de heurter certaines sensibilités, mais il est difficile de ne pas entrevoir certains points de convergence qui nous interpellent. C'est pourquoi il n'est pas totalement dénué de sens de considérer la question du retour du loup comme une opportunité pédagogique, en éducation relative à l'environnement, d'aborder aussi et en même temps la question des migrations internationales humaines.

Les réflexions qui suivent ont été inspirées par les interventions lors d'un colloque intitulé « Tant que le loup n'y est pas », organisé du 9 au 10 octobre 2018 à l'Université de Liège, par l'Uliège et l'UCL.



*Dessin de l'affiche annonçant le colloque
« Tant que le loup n'y est pas ».
<http://rejouisciences.uliege.be/2018/loup/>*

Les barbelés de la honte

Le mur de barbelés installé à la frontière hongroise empêche les réfugiés légitimes fuyant la Syrie en guerre de s'évader d'un territoire inhospitalier, tout comme il empêche les espèces sauvages de circuler librement.



source : <https://blogs.letemps.ch/michel-porret/2015/09/20/les-barbeles-de-la-honte/>



Le barbelé, inventé au 19^e siècle par un fermier américain, a marqué la conquête de l'Ouest et orchestré le génocide des indiens. « Le cloisonnement métallique de la prairie est ségrégationniste et génocidaire. Les Indiens sont parqués dans des réserves ceintes de barbelés... comme le bétail d'abattoir. Un adage de l'Ouest dit que **le barbelé éloigne les « loups » et les « Indiens voraces » !** (« *wolfes* », « *wolfish Indians* ») », signe Michel Porret, professeur d'histoire à l'Université de Genève, sur son blog².

Aujourd'hui, une question de recherche porte sur la hauteur de la clôture à installer pour dissuader le loup d'entrer dans un enclos à moutons. Les études, vidéos à l'appui, nous renseignent sur les différentes stratégies utilisées par les loups pour arriver à leurs fins. Le loup qui arriverait néanmoins à sauter plus haut que la norme édictée par les scientifiques se verrait abattu sans état d'âme.

Dans l'assemblée réunie dans l'auditoire lors du colloque « Tant que le loup n'y est pas », l'attention est suspendue autour de ce qui semble être un accord de bon aloi. L'éleveur de moutons et le médiateur naturaliste en tribune sont d'accord sur ce point. Et personne, dans l'assemblée, ne s'aventure à prendre la défense du loup. Autrement dit : si le loup se montre plus intelligent ou plus fort que l'homme, il n'a pas sa place sur terre. Attitude qui nous paraît digne d'être questionnée, tant elle est lourde de sens et parce qu'elle nous renvoie, sur le plan éducatif, à notre propre capacité à accepter la transgression des règles, règlements et modalités de gestion que nous mettons en place « pour notre bien ou celui d'autrui ».

Problématiser convenablement la question exige de choisir la bonne échelle d'intervention !

Du point de vue des défenseurs de la Directive Habitats et de la Convention de Berne, un problème majeur de l'application de ces textes forts est que les mesures à prendre se situent à des niveaux nationaux et régionaux qui ne correspondent pas à l'échelle à considérer. Quand on voit combien de kilomètres un loup est capable de parcourir en quelques mois (1500 km en 2 mois), il est évident que l'échelle locale n'est pas la bonne et que les frontières nationales ou infranationales n'ont aucun sens. C'est à l'échelle internationale qu'il convient de gérer les choses.

Depuis le déclenchement des conflits en 2011, plus de cinq millions de syriens ont quitté leur pays pour se réfugier dans les pays voisins, plus d'un million a fui vers l'Europe et plus de 6 millions sont déplacés à l'intérieur du pays. La Hongrie a érigé un mur et des barbelés le long de sa frontière avec la Serbie et la Croatie, pour empêcher les migrants de passer.

Le flot des dizaines de milliers de migrants qui tentent de joindre l'Europe en franchissant la Méditerranée ne se tarit pas et l'on sait comment se solde tragiquement pour des milliers d'entre eux ce « voyage du désespoir », comme l'appelle le Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR) : « pour chaque groupe de 18 personnes ayant entrepris la traversée entre janvier et juillet 2018, une personne est décédée ou portée disparue » (Le Figaro, 3/9/2018).

La caravane des migrants partis le 12 octobre du Honduras à pied, fuyant la pauvreté, la drogue et la violence, a parcouru 100 kilomètres pour atteindre la frontière mexicaine, puis 3000 kilomètres pour atteindre la frontière avec les États-Unis !

2 <https://blogs.letemps.ch/michel-porret/2015/09/20/les-barbeles-de-la-honte/>



Le *Pacte mondial pour des migrations sûres, ordonnées et régulières*, préparé sous l'égide de l'ONU, a pour but d'unir les pays de bonne volonté autour de l'idée que la migration est un droit et doit pouvoir se faire dans de bonnes conditions, tout en oeuvrant à la réduction des facteurs de crise dans les pays où l'exode est massif. Il est évident que la problématique est mondiale et doit être traitée à cette échelle-là, mais les groupements politiques d'extrême-droite y sont opposés et gagnent chaque année du terrain dans l'électorat européen.

Le point de convergence entre les deux problématiques, c'est d'une part la peur, le sentiment d'insécurité généré par l'arrivée de migrants considérés comme des concurrents prédateurs, d'autre part l'obstacle que représente la montée des nationalismes et du repli sur soi, avec comme corollaire le rejet de toute instance supranationale, voire supracommunale, une fois que les intérêts privés, personnels, sont perçus comme trop menacés. Car en effet, on le voit bien à propos du retour du loup, les individus qui craignent pour leur troupeau ou pour leur propre vie n'admettent pas qu'en haut lieu, « des intellectuels romantiques » (entendu lors du colloque) décident de protéger les grands carnivores. Qu'en sera-t-il dans nos villages, quand une meute de loup choisira d'élire domicile dans la forêt voisine ?

Cette tendance lourde au « localisme » se renforce avec l'émergence de mouvements spontanés « citoyens », qui réclament une plus grande autonomie dans la gestion locale du territoire. Ces formes de participation citoyenne légitimes méritent tout de même d'être questionnées en interrogeant les limites de leur logique identitaire : au nom de « créer du liens », ou de « nous sommes les mieux placés pour savoir ce qui est bon pour nous », dans quelle mesure ne risquent-elles pas d'aboutir à un confinement social, à un entre-soi ségrégatif, à une évacuation de la question des impacts « pour nous tous », et en particulier « pour les êtres vivants autres qu'humains » ? Et la controverse, pourra-t-elle encore s'exprimer sans risque d'exclusion sociale ?

Pablo Servigne nous interpelle sur ce lien entre migrations humaines et migrations animales :

« Le réchauffement climatique et l'épuisement des ressources seront, dans les années à venir, des causes majeures de guerres, d'épidémies et de famines, forçant toujours plus d'humains à migrer. Les animaux seront aussi de la partie (...). En septembre 2017, un bison d'Europe a été aperçu en Allemagne. C'était la première fois depuis 250 ans qu'un représentant sauvage de cette espèce traversait spontanément la frontière allemande. Il a été abattu par la police.

Les accords entre pays membres de l'Union européenne au sujet des migrations humaines seront-ils mis en place à temps ? Résisteront-ils aux changements et aux catastrophes à venir ? Quel poids aura la Convention des espèces migrantes (censée réguler le flux des animaux) face aux migrations humaines ? » (Chronique dans *Imagine Demain le monde*, n°129, septembre-octobre 2018).

De la nécessité d'anticiper pour coexister avec la nature sauvage

L'échec français met en lumière d'une part un défaut d'anticipation du retour des grands carnivores, d'autre part une des limites du mode de fonctionnement des acteurs du monde de la gestion de la nature, qui considèrent la gestion comme une entreprise de contrôle.

En effet, plus les études s'affinent pour mieux connaître les loups et leurs modes de vie, plus on se rend compte non seulement de leur grande intelligence, mais aussi de la diversité de leur personnalité et de leur façon de vivre. Dès lors, contrôler le loup s'apparente à une vision de l'esprit



inappropriée. Il vaudrait mieux se préparer à l'inattendu, ce qui est paradoxal, étant donné qu'une coexistence réussie dépend avant tout de la capacité d'anticipation.

C'est un des objectifs poursuivi par le Réseau Loup (www.reseauloup.be), mis en place par le Service Public de Wallonie. Composé de représentants des chasseurs, de naturalistes, d'éleveurs ovins, d'agents forestiers, de vétérinaires et de biologistes, il revendique une approche collaborative innovante basée sur la notion d'« acteur concerné » pour le suivi du loup en Wallonie. Son objectif est notamment de valider les informations concernant le loup, en réaction aux nombreuses *fake news* qui fleurissent sur internet. Mais à vrai dire, la table mériterait d'être élargie. Elle se structure aujourd'hui entre acteurs économiques et acteurs naturalistes/scientifiques.

Cette composition fait pour l'instant l'impasse sur l'immense majorité des citoyens ordinaires concernés par la question, tout comme sur les acteurs de l'ErE, qui pourraient utilement apporter leur contribution à la réflexion sur la manière de se préparer à vivre avec les loups. Sujet d'autant plus délicat que la décision de protéger le loup est prise en « haut lieu », alors que la plupart des gens concernés par ses implications ne partagent en aucune manière les valeurs défendues.

Car en effet, qui va désormais laisser sereinement son enfant partir camper en Ardennes alors que le loup rôde alentours ? Qui va aller aux champignons en forêt de manière insouciant alors que le loup rôde alentours ? Qui va concrétiser son projet de poulailler alors que le loup rôde alentours ?

Vivre avec des loups dans les parages ne fait pas partie des usages, et personne ne sait très bien comment se comporter en cas de rencontre inopinée. C'est un vrai choc culturel, que d'envisager cette hypothèse. Et plus largement, c'est l'acceptation de la nature sauvage qui est en question, dans une société de plus en plus aseptisée, prompte à revendiquer une nature « propre », nettoyée de ses morts, gérée avec une pince à épiler. Et comme en présence de tout choc culturel, la réaction première, impulsive (organiser une battue pour éradiquer cette bête immonde), est sans doute compréhensible, mais n'est pas forcément la plus appropriée et mérite en tout cas d'être questionnée.

C'est donc un vrai défi pour les acteurs de l'éducation relative à l'environnement, que de s'engager sur cette thématique sensible. Les questions sont multiples, et les réponses sont à inventer collectivement. Nous sommes bien là au cœur de notre mission d'éducation permanente : la question du retour du loup concerne tout le monde, même si très peu de personnes s'en rendent compte aujourd'hui. Il faut pouvoir en débattre, dans tous les villages forestiers, s'ouvrir l'esprit à la question de l'enjeu (la protection de la biodiversité) sans tomber dans l'angélisme (le loup est et restera un carnivore !) et définir les paramètres d'une coexistence pacifique. Il nous faut aussi sortir d'une logique classique « dominant-dominé », en considérant qu'il n'y a pas qu'une seule des parties à la cause qui est capable d'anticipation et d'adaptation, ce qui en appelle à une logique de gestion dynamique.

Christine Partoune



Pour aller plus loin :

Gwendal, Lavina, 2018. « Migrants : la Méditerranée plus meurtrière que jamais », Le Figaro, en ligne. Consulté le 19/12/18. URL : <http://www.lefigaro.fr/international/2018/09/03/01003-20180903ARTFIG00174-migrants-la-mediterranee-plus-meurtriere-que-jamais.php>

Porret, Michel, 2015. « Les barbelés de la honte », blog le temps, en ligne. Consulté le 19/12/18. URL : <https://blogs.letemps.ch/michel-porret/2015/09/20/les-barbeles-de-la-honte/>

Servigne, Pablo, 2018. « Les murs n'arrêtent pas que les humains », *Imagine demain le monde*, n° 129, pp. 44-45.

www.reseauloup.be